

**Lettre à M. Coste ... / sur sa traduction des Œuvres de Mead, tant louée par M. Roux. [Anon].**

**Contributors**

Paulet, Jean-Jacques, 1740-1826.  
Roux, M.  
Coste.

**Publication/Creation**

Amsterdam ; Paris : Ruault, 1775.

**Persistent URL**

<https://wellcomecollection.org/works/nc5fxdhh>

**License and attribution**

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection  
183 Euston Road  
London NW1 2BE UK  
T +44 (0)20 7611 8722  
E [library@wellcomecollection.org](mailto:library@wellcomecollection.org)  
<https://wellcomecollection.org>





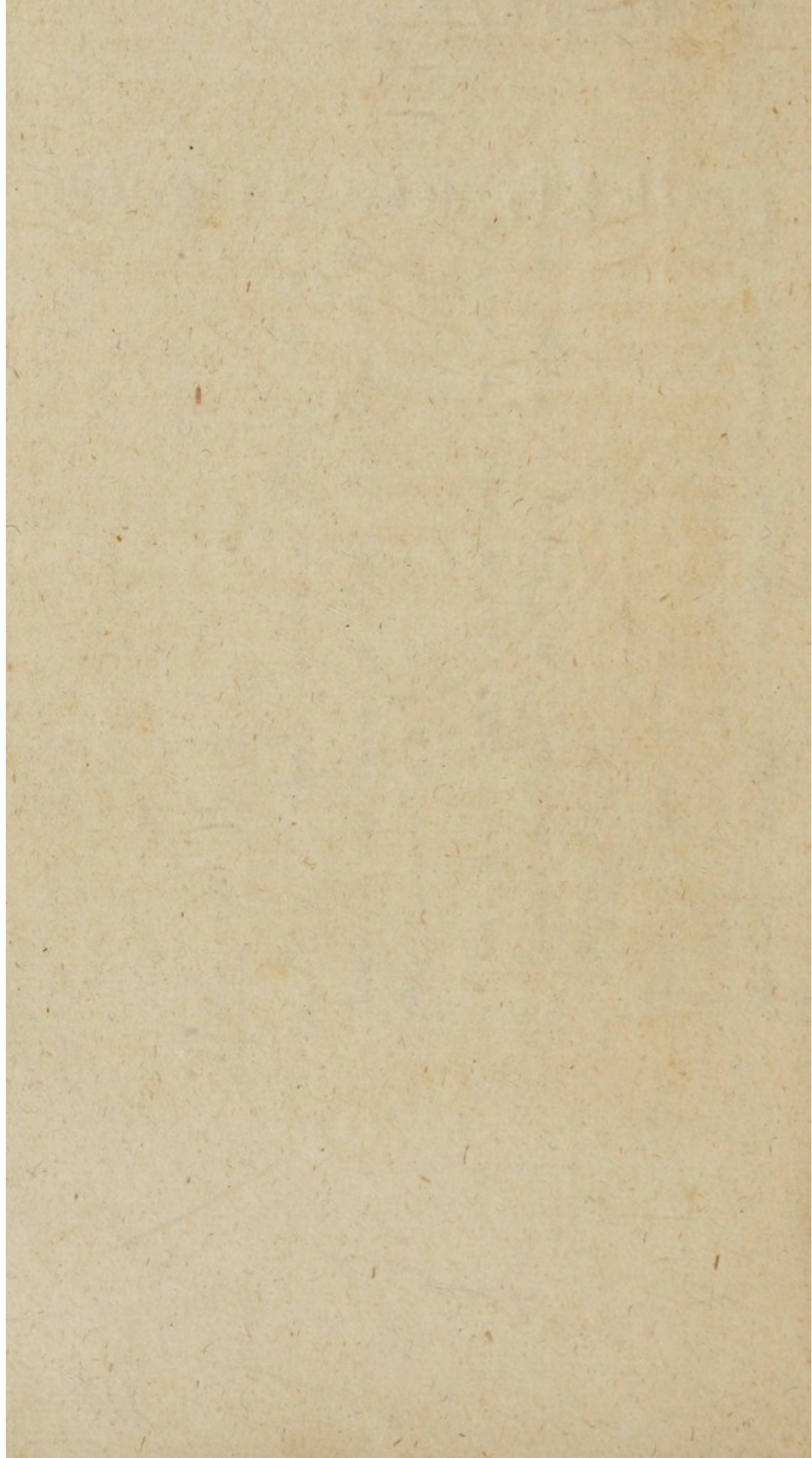
A  
XX  
VI  
8



A. XXXVI. c.  
18

20046/1-  
PAULET, Jean Jacques







64294  
L E T T R E  
A M. C O S T E,  
M É D E C I N D E N A N C Y,

S U R S A T R A D U C T I O N  
D E S Œ U V R E S D E M E A D,  
*Tant louée par M. R O U X , le Journaliste.*



*Donnée par son auteur-médecin à  
M<sup>le</sup> le marquis de Quirnez son ami.*  
A A M S T E R D A M,

*Et se trouve à Paris,*  
C h e z R U A U L T , L i b r a i r e , r u e d e l a H a r p e ,  
p r è s d e l a r u e S e r p e n t e .

---

M. D C C. L X X V.



Digitized by the Internet Archive  
in 2018 with funding from  
Wellcome Library



---

## AVERTISSEMENT.

**Q**UOIQUE'IL ne soit ni dans mon goût, ni dans mon caractère d'attaquer personne, encore moins de repousser la critique par la critique, je me trouve engagé néanmoins aujourd'hui, comme malgré moi, dans une dispute littéraire, & forcé de répondre à une critique des plus injustes & des moins raisonnables qui ait peut-être encore été faite. Il y a certains coups qu'on veut bien souffrir quelquefois, & qui ne donnent qu'une mort momentanée; il y en a d'autres qui feroient mourir deux fois, si l'on étoit malade.

Il s'agit aujourd'hui d'une mauvaise chicane que me font deux Médecins, M. Coste & M. Roux, sur ma traduction du traité de la petite vérole de Rhazès, publiée en 1768, chez Ganeau, à la suite de l'*histoire* de cette maladie. M. Roux semble avoir choisi exprès le



moment & le même Journal , où il ne fait qu'annoncer un travail considérable , récompensé par le Ministère , & accueilli favorablement du public , pour avoir occasion de faire sentir qu'il ne m'est point favorable. On aura lieu de se convaincre , par la lecture de cette Lettre , combien M. Coste étoit peu fondé à m'attaquer , & combien on doit être en garde contre les jugemens que M. Roux porte , la plupart du temps , sur les Ouvrages & leurs Auteurs.

S'il y a des personnes qui trouvent mauvais le ton que j'ai pris , je les supplie de faire attention qu'il m'étoit impossible de répondre sérieusement à une attaque aussi ridicule , & qu'il falloit bien chercher à dédommager le Lecteur de l'ennui inévitable , & presque assoupissant , que la simple exposition des pieces d'un pareil procès étoit capable de produire.





# LETTRE

A M. COSTE.

---

*Ridendo dicere verum ,  
Quid vetat ?*

---

JE viens de lire , Monsieur , dans le Journal de Médecine du mois d'Août , l'extrait que M. Roux a fait de votre traduction des œuvres de Mead ; j'y ai vu , en même temps , la liste de tous vos prodiges publiés en 1774 , & relevés , dans cet écrit *mensuel* , en 1775. Tout y est arrangé , combiné heureusement avec des guillemets , pour le mieux ; tout y est à votre avantage : je vous en félicite. Je n'ai pas fait une fortune si brillante que la vôtre dans ce Journal ; tant s'en faut. D'abord j'y fus fort maltraité , c'est-à-dire , condamné , ( à la vérité sans preuve , car telle est la douce habitude de M. Roux à mon égard ) mais le public indigné me vengea : cette fois-ci il faut que je me venge , parce que le motif qui a fait agir mes adversaires est un peu plus déguisé , plus obscur , & qu'il paroît même sous le voile de l'honnêteté , de la bonne foi , & presque de l'indulgence. Voici l'article qui me concerne.

Ce Journaliste , dans le compte rendu de la critique de M. Coste , dit , page 113 : » La traduction du Traité ( de la petite vérole ) de » Rhazès est précédé d'une préface de l'Editeur , dans laquelle il venge M. Mead DES



● **REPROCHES QUE M. PAULET LUI AVOIT**  
 » **FAITS**, dans sa traduction françoise de la ver-  
 » sion que Jean Channing avoit publiée du  
 » même **Traité EN ANGLOIS**, & relève à son  
 » tour **UN GRAND NOMBRE** de fautes échap-  
 » pées à cet Auteur ; il fait plus, il indique  
 » près de cinquante passages, dans lesquels il  
 » paroît, en effet, que ce Traducteur a **CRUEL-**  
 » **LEMENT DÉFIGURÉ SON ORIGINAL.** »

Qui croiroit, d'après ce jugement prononcé avec cette douceur & avec tant de confiance, 1°. que M. Paulet, loin d'avoir fait jamais le moindre reproche à Mead, l'a toujours comblé d'éloges ; 2°. que M. Coste n'a nulle connoissance de l'original sur la traduction duquel il a attaqué M. Paulet ; 3°. que M. Roux, qui, après la vérification des passages cités, & un mur examen, semble forcé de convenir qu'en effet ce Traducteur a cruellement défiguré son original, en cite un ( pour le prouver ) qui n'a jamais existé ; 4°. & qu'enfin la traduction des œuvres de Mead par M. Coste, avec des notes, si exaltées par M. Roux, est peut-être l'ouvrage le plus indécent, le plus mal fait, le plus absurde qu'on ait encore publié depuis plusieurs siècles.

Il me semble voir le cheval de la Fontaine paissant tranquillement dans un bon pâturage, à qui le loup veut faire entendre amicalement qu'il a une aposthume sous le pied ; mais si au lieu d'une aposthume, il s'y trouve un fer, & que le cheval rue dans ce moment, qui le trouvera mauvais ? Ruons donc pour la première fois.

Il s'agit de sçavoir, d'abord, si M. Paulet a fait des reproches à Mead, comme on l'en accuse ?

Cet Auteur, dans l'abrégé de la vie de Rhazès,



mis à la tête de la Traduction de son traité de la petite vérole , expose aux pages 7 , 8 , 9 , de quelle maniere le Docteur Mead , disposé à donner au public une version de ce Traité , parvint à s'en procurer un manuscrit original arabe , tiré de la Bibliotheque de Leyde , que le célèbre Boerhaave lui envoya. Mead nous apprend lui-même , dans sa préface , pag. 300 , que ce manuscrit étoit rempli de fautes , *exemplar in locis tamen quàm - plurimis corruptissimum* , que ne connoissant point l'arabe , *linguæ arabicæ ipse prorsus ignarus* , ibid. il l'avoit donné , pour le traduire , à deux Sçavans dans les langues orientales , à Salomon Negri & Gagnierus ; & que , comme leurs traductions ne se ressembloient pas , il fut obligé de s'adresser à un troisieme , à Thomas Hunt , qui ayant comparé avec soin ces deux versions , de deux en fit une ; & c'est celle que Mead publia , en disant qu'elle eût été meilleure , si le manuscrit eût été en meilleur état , *meliozem sine dubio daturus , si codicem emendatiorem nactus fuisset*. D'ailleurs , il reproche à Robert-Etienne , ainsi qu'aux autres Traducteurs de Rhazès , d'avoir fait beaucoup de fautes dans leurs versions.

L'Auteur de l'histoire de la petite vérole , plein de vénération pour la mémoire de Mead , bien loin de lui faire des reproches sur une traduction qui n'étoit point son ouvrage , lui attribue au contraire le mérite d'y avoir travaillé , & le loue de son travail , en disant , p. 8 , » Mead » se fit aider dans cette traduction par Salomon » Negri , Gagnierus & Thomas Hunt. C'est » avec ces secours & ceux de ses lumieres , » qui suppléerent aux vices du manuscrit , qu'il » parvint à publier , en 1747 , un Traité de la



» petite vérole de Rhazès en latin , à la fuite du  
 » sien. »

Est-ce ainsi qu'on fait des reproches à un Auteur , qui avoue lui-même que la version qu'il publie ne peut être bonne , à cause des vices du manuscrit ? N'est-ce pas plutôt lui accorder plus de gloire , plus d'éloges qu'il n'a mérité. On ne peut donc reprocher autre chose à Mr Paulet , que d'avoir eu trop de respect pour cet Auteur , d'avoir cherché à répandre un peu trop de fleurs sur la tombe de Mead ; & qui est-ce qui lui reproche de l'avoir fait ? c'est M. Coste , son Traducteur , & M. Roux , le Journaliste , qui le font imprimer , l'un & l'autre dans leurs écrits , pour l'apprendre au public. La réponse de M. Paulet est donc autant une juste récrimination qu'une défense légitime. Mais il est fort éloigné de vouloir prendre le ton de ses adversaires , & donner un air grave à un sujet aussi ridicule : & quand il auroit dit , en donnant au public la traduction de la meilleure version qui existe , du traité de la petite vérole de Rhazès , qui est celle de Channing , » que c'étoit Rhazès pur , & vengé des injures » du temps , & du tort que lui avoient fait ses » Traducteurs ; ce reproche pouvoit-il tomber jamais sur Mead , qui n'avoit été qu'Editeur ; mais tout décele le manège de ces deux Critiques , que je vais mettre à découvert.

M. Paulet expose ensuite , dans le même abrégé , les raisons qui l'ont déterminé à suivre plutôt qu'une autre , cette version de Channing , publiée à Londres , en 1766 , en arabe & en latin ; & la principale étoit qu'elle avoit été faite sur un manuscrit arabe , trouvé dans la même Bibliothèque de Leyde , mais plus fidèle , plus correct , plus pur que tous ceux



qu'on eût encore vus, & enfin tel que Mead le desiroit, & l'eût fait traduire, s'il l'eût eu entre ses mains. Voilà tout ce que M. Paulet a ajouté, sans faire nulle autre mention de Mead.

D'où il résulte clairement, 1<sup>o</sup>. qu'il n'a fait aucun reproche à cet Auteur, tandis qu'il étoit fondé peut-être à lui en faire; (car du moment que le manuscrit fut trouvé en si mauvais état, il devoit renoncer à l'idée de le faire traduire;)  
2<sup>o</sup>. & que M. Roux n'ayant point de connoissance de la version que M. Paulet a suivie, puisqu'il dit qu'elle est en *anglois*, tandis qu'elle est en arabe & en latin, étoit encore moins fondé que personne à prononcer que ce Traducteur avoit cruellement défiguré un original *anglois*, qui n'existe pas.

M. Coste est si adroit à faire valoir sa traduction aux dépens de celles des autres, que pour prouver que M. Paulet a mal rendu son original, il le met en comparaison avec un original qu'il n'a pas suivi. On voit aux pages 464 & 465 du premier volume de M. Coste, où sont renfermées toutes ses preuves, une grande table de comparaison, à deux colonnes, avec un luxe typographique peu commun : à la tête de l'une on lit d'un côté,

Et de l'autre :

*RHAZIS de variolis & morbilis* RICH. MEAD, édition de M. Lorry. A Paris, chez Cavelier, 1751, t. I.

Traduction de Rha- zès par M. PAULET, t. II, de son histoire de la petite vérole. A Paris, chez Ganeau, 1768.

Sous ces titres, (si concordans) on voit des chiffres qui indiquent les pages & les lignes des passages correspondans; & comme un écolier qui croit avoir mieux fait son thème qu'un autre, il semble s'écrier : *Voyez, si je n'ai*



*pas mieux traduit que M. Paulet ! C'est en vain que le Lecteur cherche l'original que celui-ci a suivi ; il ne le trouve nulle part ; on le voit toujours en comparaison avec des originaux qu'il ne veut pas suivre ; & là-dessus intervient un arrêt qui porte que ce Traducteur, en effet, a cruellement défiguré l'original de M. Coste, c'est-à-dire, un original *anglois*, qui n'a jamais existé, & qui, par conséquent, étoit indéfigurable.*

Les bras tombent ; on ne le croira pas. Lorsque je fais l'éloge de Méad, M. Coste & M. Roux m'accusent de l'avoir blâmé ; & M. Coste, comme un autre Dom Quichotte, le venge des reproches que je ne lui ai point faits : lorsque je ne traduis pas cet Auteur, l'un me met en comparaison avec sa version, l'autre avec un original *anglois* qui n'existe pas. . . . La fureur de nuire peut-elle aveugler jusqu'à ce point ! ... Eh ! que peut-on répondre à de pareilles imputations ? J'avois déjà prévenu le Lecteur que je ne suivois point la version publiée par Mead ; il étoit inutile que M. Coste fît les frais d'une préface entière pour l'apprendre encore au public. Mais il falloit bien grossir le volume : les Libraires comptent aujourd'hui à tant la feuille.

Ce qu'il y a de plus inconcevable & de plus ridicule dans le procédé de M. Coste, c'est la conduite qu'il a tenue en faisant sa traduction. Il faut que je donne au public une preuve de son art & de sa reconnoissance envers moi ; preuve que je prendrai même dans ses chiffres indicateurs. Pour avoir l'air de ne pas me copier, dans cette traduction de Rhazès, il commence d'abord par décrier la mienne ; ensuite, en me copiant, il change de temps en temps quelques mots, il supprime des *volente Deo*, des



*auspice Deo* qui le choquent ; il supprime des notes qui éclaircissent le texte ; enfin , il en met une de sa façon pour dire qu'il est porté à croire que Rhazès donnoit des sauterelles à trois pieds , & enfumées , dans la petite vérole : tantôt il copie les argumens des livres de ma traduction , qui ne se rapportent plus aux chapitres de l'édition de Mead ; tantôt il suit son original , où l'on ne trouve plus ce qui est annoncé dans les argumens ; de façon qu'il en résulte un monstre de traduction , qui n'est ni celle de la version de Channing qu'il ne connoît pas, de son propre aveu , ni celle de la version de Mead qu'il a suivie. En voici un exemple tiré de ses chiffres.

Original de M. Paulet ,  
inconnu à M. Coste , par  
conséquent point indiqué  
par ses chiffres.

P. 9 , Cap. X.

*De illis quæ auferunt  
crustas variolarum ( arab.  
cortices ) & escharras.*

Original de M. Coste ,  
p. 355 , lig. 22. & suiv. in-  
diquées par les chiffres.

Cap. X.

*Quomodo amovendæ sint  
seu auferendæ squammæ sic-  
cæ variolarum & escharræ  
ab oculo & reliquo corpore.*

Traduction de  
M. Paulet , p. 16.

Chapitre X.

Des moyens de fa-  
ciliter la chute des  
croûtes , des écail-  
les de petite vérole.

Traduction de  
M. Coste , ( p. 473 )  
qui oublie qu'il tra-  
duit M. Paulet.

Chapitre X.

Des moyens de  
faciliter la chute  
des croûtes de la  
petite vérole.

Ingrat ! quel est l'original que vous avez suivi  
dans cette traduction ? Est - ce le vôtre ou



M. Paulet ? Et vous indiquez vous-même ce passage ! Quand il s'agit de l'avancement des sciences , vous vous mettez sous la fêrule de M. Roux , pour offrir au public une dispute d'écoliers. Quand je n'ai pas rendu dans ma traduction , ces mots , *ab oculo & reliquo corpore* , de votre original , j'avois mes raisons ; quelles sont les vôtres , pour les avoir oubliées ? Auriez-vous prévu , par hasard , qu'on ne vous liroit point , ou que personne ne seroit tenté de vérifier des passages si discordans ; qu'il paroîtroit au moins inutile , pour ne rien dire de plus , quand il s'agit de décider si un Peintre a bien rendu son modele , de le mettre en comparaison avec un objet qu'il n'a pas suivi ? Quant à moi , sur votre parole , je vous l'avoue , semblable à Arlequin , qui , sans avoir mis à la loterie , s'obstinoit à vouloir s'informer s'il avoit gagné ou perdu , en disant , *que sçait-on ?* J'ai été curieux de même , de sçavoir , si , en traduisant la version de Channing , j'aurois défiguré , par hasard , celle de Mead , comme vos chiffres l'annoncent ; & j'ai fait une découverte bien singulière , qui semble même tenir un peu du miracle , c'est qu'au lieu de cinquante passages , il y en a près de deux cents , dans lesquels ma traduction , en effet , a cruellement défiguré votre original ( qui m'étoit connu ) ; tandis qu'il y en a presque autant , dans lesquels la vôtre se rencontre juste avec un original , que vous ne connoissiez pas.

Vous voyez que tout ceci est miraculeux. Vous transmuez des traductions françoises , toutes faites avec beaucoup de notes qui éclaircissent le texte ; vous en publiez une , avec deux ou trois notes qui ne servent qu'à l'obscurcir ou le défigurer ; & pour comble d'ingratitude , vous



dites beaucoup de mal de vos bienfaiteurs ; afin qu'on dise beaucoup de bien du Traducteur. En effet , sur vos conclusions , le Juge souverain des œuvres de Médecine imprime , dans son Journal , cet arrêt , par lequel je suis condamné comme ayant *cruellement défiguré un original anglois*.

Et depuis quand , Messieurs , l'idée est-elle venue à des Médecins , qui se croient instruits , de donner au public des scènes aussi risibles ; d'attaquer ainsi , à tort & à travers , & en dépit de tout ce que la décence , l'honnêteté & la raison prescrivent , un Confrere qui ne vous dit rien , qui ne vous a rien fait , qui ne vous connoît pas ? Mais le trait est lancé ; il faut le repousser , & s'il se peut , d'une manière qui ne se ressente même , ni de l'humeur , ni de l'ennui que vous êtes capable , l'un & l'autre , de produire par vos écrits. Vous m'avez mis dans la nécessité de ne pas vous épargner ; je vous déclare aussi que nous allons voir des choses extrêmement curieuses.

Dans cette préface de M. Coste , si décente , si honnête , si adroite , faite exprès contre M. Paulet , toute en lettres italiques , excepté son nom , afin qu'il ressorte mieux , l'Auteur , semblable à un ver qui ronge toutes les étoffes bonnes ou mauvaises , qui coupe tous les des fins d'un ouvrage , sans en connoître le prix , épluche tous les mots , toutes les syllabes , toutes les lettres qu'on trouve dans l'histoire de la petite vérole , les réunit pour en faire un tableau ; & là , content de son rôle & de son triomphe , il s'exhale à loisir en reproches contre M. Paulet.



Si l'Auteur de l'histoire de la petite vérole n'avoit pas parlé avec tout le respect que méritoient les personnes dont il a fait mention dans son ouvrage ; s'il avoit refusé à quelqu'un , même de ses adversaires , le tribut d'éloges qui lui étoit dû ; s'il eût pris le ton d'un homme vain , qui se croit infallible ; enfin , s'il eût parlé comme M. Coſte , c'est tout ce que celui-ci auroit pu faire , de le critiquer de la manière dont il s'y est pris. M. Paulet est toujours convenu , que si on vouloit analyser rigoureusement son ouvrage , on y trouveroit beaucoup de fautes à corriger ; & quel est l'homme qui n'en fait pas ? Mais M. Coſte a-t-il les talens nécessaires pour être le Correcteur des Ecrivains ? En critiquant les mots , les syllabes , les lettres au lieu des choses , mérite-t-il le nom de Critique ? Est-il infallible lui-même , comme le ton qu'il a pris , & sa manière de traiter les Auteurs , semblent l'annoncer ? C'est ce dont on nous permettra de douter, jusqu'à ce qu'il en ait donné des preuves.

Avant de répondre à tous ses reproches d'une manière qui ne laisse rien à désirer , pour plus grande intelligence de cette Lettre , on doit prévenir le Lecteur que M. Paulet a quatre ou cinq Coſte à combattre. On trouve , en effet , dans le même ouvrage , M. Coſte , Médecin de l'Hôpital royal & militaire de Nancy , au frontispice ; M. Coſte , Editeur , à la page première & suiv. ( *Voyez préface de l'Editeur.* ) M. Coſte , Traducteur. ( *Voyez supplément du Traducteur , pag. 95.* ) M. Coſte , Observateur & Médecin de Verfoy. ( *Voyez observations de M. Coſte , Médecin de Verfoy , &c. pag. 98.* ) Et enfin , M. Coſte , Auteur ou Rédacteur dans certaines préfaces.



Cette distinction nouvelle est d'autant plus nécessaire & ingénieuse, que c'est M. Coste lui-même qui en a senti le prix, & fourni le modele.

M. Coste, Traducteur, dans une préface sérieuse & badine, (*voyez préface du Traducteur, tom. I, pag. 461,*) fait donc plusieurs reproches à M. Paulet; & d'abord, lorsque celui-ci ne traduit personne, dans son abrégé de la vie de Rhazès, M. Coste, Traducteur, supposant qu'il doit traduire quelqu'un, lui dit sérieusement qu'*hallucinatio* ne veut pas dire badinage: c'est comme si, pour relever un Auteur qui parle des étourneaux, sans traduire, quelqu'un lui disoit, vous vous trompez, *turdus* signifie grive. Vous m'entendez, M. Coste; vous traduisez, je crois, les étourneaux de Mead à la page 53. J'y ai vu au bas, ou à la suivante, si je ne me trompe, entre deux parenthèses & en lettres italiques, (*note du Traducteur.*) Ce n'est rien; nous en verrons bien d'autres: j'en suis bien fâché; mais vous m'y avez forcé: que vous avois-je fait?

Dans la même préface du Traducteur, & non de l'Editeur, comme dit M. Roux, fort sujet à se tromper) M. Coste fait le plaisant sur le mot *vindebone*, sans faire attention qu'un mot en lettres italiques, avec des guillemets en marge, n'est pas de l'Auteur, mais qu'on est obligé de le rapporter tel qu'il est, quoique mauvais. Du reste, si M. Coste le veut, je lui abandonne ce petit os à ronger, cela l'amusera, tandis que nous parlerons de *ses sauterelles à trois pieds*, & de *ses échappées de raisonnement*. Il s'appercvra bientôt combien les guillemets & les lettres italiques sont nécessaires; mais il faut répondre à tout auparavant.



M. Coste m'apprend encore , avec beaucoup de légereté & sans pédanterie , que *Guinterius* signifie *Gauthier* , à la pag. 400 de son premier volume , & *Gonthier* à la page 462 , à la bonne heure. Eh , bon Dieu ! qui le lui dispute. Pense-t-il que s'il me disoit que *Linnæus* est *Linné* , que le *Raius* , de sa p. 171 , doit être vraisemblablement le même que le *Ray* de sa pag. 173 , que son *Aetius* est *Aece* , je ne le croirois pas ; mais s'il vouloit me persuader , par exemple , que les *cineres clavellati* des Latins , sont les cendres des *sarmens* des François , comme il le donne à entendre clairement , ( toujours en traduisant , pag. 203. ) Oh ! pour le coup , je lui demanderois la permission de croire , avec tout le monde , que ce sont les cendres gravelées.

Un autre reproche que vous me faites , M. Coste , dans votre préface , en lettres italiennes , c'est d'avoir supprimé sans doute quelque priere , que vous supposez devoir être à la tête du livre du bon Musulman *Rhazès* , & d'avoir laissé subsister , à la fin de quelques phrases , des *volente Deo* , des *auspice Deo* ; ce qui forme , selon vous , une espece de grimoire qui vous choque.

On voit bien que vous ne connoissez pas mon original ; & pourquoi parler des choses qu'on ne connoît pas ? Sçavez-vous si je n'avois pas mes raisons pour trouver quelque chose d'étrange dans ce que vous appelez *formule de grimoire* , & pour n'avoir pas mis toutes les prieres de *Rhazès* ? Mais le Lecteur n'y perdra rien , je vais rapporter la vôtre.

*Priere ou Sermon de M. Coste , p. 411.*

« Faisons à tous les hommes qui sont nos



» freres , tout le bien que notre pere commun  
 » a mis en notre pouvoir. Plaignons ceux qui  
 » pensent mal ; cherchons à les ramener , &  
 » sur-tout ne persécutons jamais , » & sur-tout  
 ne persécutons jamais.

J'avoue , mon cher frere en Dieu , M. Coste ,  
 qui ne persécutez personne , ( excepté ceux  
 qui font de meilleures traductions que vous ,  
 ou qui vous fournissent les matériaux des vô-  
 tres ) que votre sermon est extrêmement tou-  
 chant & pathétique , & qu'il est placé sur-  
 tout fort à propos dans une note de votre li-  
 vre , & aussi à propos que les *leviers d'une déli-  
 cateſſe extrême* , que vous avez placé fort à pro-  
 pos à côté de la bouche des araignées (a). Je con-  
 viens encore avec vous que vous êtes un très-  
 bon Chrétien ; mais un très-bon Chrétien n'est  
 pas toujours un excellent Traducteur.

Vous nous persécutez furieusement votre  
 cher frere Wintringham de Londres , pour  
 avoir fait d'excellentes notes au livre que vous  
 traduisez , votre cher frere La Mettrie & moi.  
 Je ne m'attendois pas de me trouver en si  
 bonne compagnie. Soyez tranquille , je  
 répondrai à tout. Vous me faites dire en-  
 core , dans la préface badine , que je n'ai pas  
 excepté Mead du nombre des Traducteurs qui  
 ont fait du tort à Rhazès , ( j'ai déjà répondu  
 à cette imputation ) que je suis un ingrat , que  
 vous venez de lire le traité de la peste de cet  
 Auteur , que vous avez lu l'histoire de la pe-  
 tite vérole , & que vous n'en dites pas davan-  
 tage à ceux qui ne le sçavent pas déjà. Ah !

---

(a) Voyez tom. I , p. 124 , de la traduction de M. Coste ,  
 où l'on trouve que *des leviers d'une délicateſſe extrême* ,  
 sont placés très-à-propos à côté de la bouche des araignées.



M. Coste , Traducteur , ( jamais persécuteur ) cette réticence n'est pas d'un bon Chrétien ; achevez , je vous en prie. Je sçais bien dans le fond qu'on ne peut pas appeller cela une persécution ; au contraire , c'est un petit service d'ami , qu'en conscience vous ne pouvez pas vous dispenser de me rendre ; je le vois bien ; je vais vous en témoigner toute ma reconnoissance , en attendant que vous disiez le reste. Eh bien ! sçachez que tel a été le sort du bon pere Rhazès , de l'aveu de tout le monde , & de Mead lui-même , que depuis Etienne Colin , ( qui traduisoit mieux que vous ) jusqu'à George Valla , depuis George Valla jusqu'à Robert-Etienne , depuis Robert-Etienne jusqu'à Mead , & depuis Mead jusqu'à vous , ( inclusivement ) il n'a jamais été bien traduit ; mais s'il eût été possible que cet Auteur prévît de loin qu'un jour M. Coste , en cinq personnes , lui feroit dire , en le traduisant , qu'il donnoit des *sauterelles enfumées & à trois pieds* dans la petite vérole , je doute fort que l'envie lui fût jamais venue de composer son livre.

L'impatience vous prend , dites-vous ; vous avez écrit à Londres ; cette malheureuse version de Channing n'arrivera donc jamais : nous n'aurions pas parlé de ces *sauterelles à trois pieds* , de *tous ces insectes enfumés* , de *ces petits melons acides* , &c. &c. &c. Eh bien ! Monsieur , quand vous aurez cette superbe édition de Londres , arabe & latine , & que pour prouver que j'ai tort , vous mettrez dans une grande table de comparaison , l'original d'un côté , & le Traducteur de l'autre , alors nous verrons ; car vraisemblablement les choses n'en resteront pas-là. En attendant , après avoir ainsi répondu à tout ce que vous aviez pu ramasser dans l'histoire de



la petite vérole , je vais rendre compte , à mon tour , ( c'est bien juste ) d'une partie de votre premier volume : je parlerai par-tout sans réticence ; & ce que vous n'avez pas fait , vous , je vais le faire , moi ; je vais vous mettre vis-à-vis de votre original , & je n'aurai pas besoin pour cela d'un miracle , parce que l'original existe , au lieu que l'on comptoit sur un , en me comparant avec un original anglois qui n'a jamais existé.

Avant de connoître parfaitement M. Coſte le Traducteur , je crois que le public ne ſera pas fâché d'entendre parler un moment M. Coſte l'Editeur.

Ce dernier M. Coſte , dans ſon *avis important ſur ſa traduction* , ( voyez p. 1 & ſuivantes ) après avoir tracé légèrement les principes qui conſtituent un excellent Ecrivain , dont le but eſt d'inſtruire ou de plaire , *prodeſſe aut deleſtare* ; après avoir indiqué ( toujours ſans preuves ) deux ou trois modèles d'ouvrages qui ont manqué ce but , tels qu'un *petit abrégé de matière médicale* , un certain *précis d'anatomie* , &c. après avoir traité les Auteurs de ces écrits de *tous ces gens-là* , qui ne l'ont ni intéreſſé ni inſtruit , qui lui ont fait perdre un temps précieux à les lire , & qui , ayant ſans doute beaucoup de choſes encore à apprendre , euſſent bien mieux fait d'étudier que d'écrire , pag. 3 ; enfin , après avoir traité , à la manière d'Hamon , le *vulguſ mendantium* d'ignorans , & ne pouvant réſiſter à ce doux penchant de faire modeſtement ſon éloge , & de ſe citer pour modèle de bon Ecrivain , il conclut que la traduction des œuvres de Mead qu'il publie , eſt la plus complète & la plus parfaite de toutes celles qui ont paru juſqu'à



présent ; & pour donner au public une preuve de l'imperfection du travail des autres , & de ses rares connoissances sur les traductions , éditions , & Traducteurs des œuvres de Mead , il commence par dire , pag. 4 , après avoir parlé de l'édition incomplète de M. Lorry , que dans celle de Cavelier , *on ne trouve point la dissertation sur les médailles de Smyrne.* \*

---

\* Il n'y a , rigoureusement parlant , qu'une édition de Paris , in-8°. des œuvres de Mead , de la traduction latine de M. Lorry , publiée chez Cavelier , en 1751 , à la suite de laquelle ce Libraire a fait ajouter quelques traités du même Auteur , publiés en différens temps , soit en Hollande , soit à Paris , dans le même format , & la même langue. En 1751 , elle contenoit six traités de Mead , 1°. de *venenis* ; 2°. de *peste* ; 3°. de *variolis & morbillis cui accessit Rhazis* , &c. 4°. de *imperio solis & lunæ* ; 5°. *oratio harveiana* ; 6°. *dissertatio de nummis quibusdam Smyrnæ* , &c. On mit à la suite , par forme de supplément , & sans réimpression , la *médecine sacrée* ou *traité des maladies dont il est parlé dans les livres saints* , que P. Mortier , Libraire , d'Amsterdam avoit publiée en 1749 , in-8°. sous le titre de *Medica sacra , sive de morbis insignioribus qui in Bibliis memorantur commentarius*. En 1757 , on y ajouta les *monita & præcepta medica de Mead* , ce qui forma deux volumes in-8°. avec deux frontispices datés de la même année. En 1759 , sans changer cette date , ni les frontispices , on mit à la place de la *médecine sacrée* de l'édition de Mortier , dont le caractère étoit différent de celui de Paris , la nouvelle édition du même traité que Théodorat Haak , Libraire de Leyde , publia la même année. Enfin en 1773 , on a ajouté à toutes ces œuvres , les excellentes notes & observations pratiques faites par Clifton Wintringham sur les *avis & préceptes de médecine* de Mead , qu'un Libraire d'Amsterdam a publiées en latin , au nom de Cavelier , & sous le titre de *notationes & observationes in monita & præcepta R. Mead* , &c. auctore Wintringham , Parisiis , 1773 : de façon que cette édition de Paris , enrichie successivement des divers traités de Mead , en latin , ( à l'exception de sa courte *dissertation sur le scorbut de mer* , tirée du voyage de Milord Anson ) les contient tous aujourd'hui dans la même langue , & en outre , les notes pratiques si estimées du Docteur Clifton Wintringham.



On ne conçoit pas comment M. Coſte , Traducteur des œuvres de Mead , oublie ſi facilement les traités contenus dans l'édition de Paris , publiée chez Cavelier d'abord en 1751 , enſuite en 1757. S'il n'entend parler que de celle de 1751 , il ſe trompe , parce qu'elle contient *la diſſertation ſur les médailles de Smyrne* , depuis la page 500 juſqu'à 533 ; ſ'il veut parler de celle de 1757 , à laquelle on n'a rien changé dans le texte ni aux pages , ſon erreur eſt encore plus ſenſible. Ainſi , de quelque édition que ce Traducteur ait voulu parler , ou il n'a pas connu l'objet dont il ſ'occupoit , ou il a voulu en impoſer au public. Il y a des perſonnes qui appellent cela une petite rufe de guerre , une amorce au Lecteur , qu'il faut lui pardonner ; volontiers , mais je ne ſçais pas ſi M. Cavelier , de la rue ſaint Jacques , aura la même indulgence.

M. Roux ayant adopté l'ouvrage de M. Coſte pour le ſien propre , & le traitant toujours avec une tendreſſe égale à celle d'un pere pour un enfant gâté , ne ſ'apperçoit pas que ſon fils le trompe à chaque mot : il eſt ſi enthouſiaſmé & ſi aveuglé ſur ſon compte , qu'après avoir dit , à la pag. 100 de ſon Journal , que dans l'édition de Paris de 1757 , quoiqu'une des plus complètes , *on ne trouvoit pas le traité des maladies dont il eſt parlé dans les livres ſaints* , dit , quatre lignes plus loin , que celle qui a été publiée à Amſterdam , chez Mortier , *ne contient pas la Médecine ſacrée* ; de façon qu'on feroit preſque tenté de conclure , que le Traité des maladies dont il eſt parlé dans les livres ſaints & la *Médecine ſacrée* , ſont deux diſſertations différentes , dont l'une manque à l'édition de Paris de 1757 , & l'autre à celle d'Amſterdam.



Mais j'ai encore trop bonne opinion de M. Roux, ( pourvu toutefois qu'il ne parle ni de M. Coste, ni de M. Paulet, ni du fluide aérien, chargé de miasmes pestilentiels, &c. ) pour croire qu'il ait voulu qu'on tirât cette conséquence : car cela formeroit deux ou trois méprises à la fois, dont une seroit de la force de celles que M. Coste fait ordinairement, & je ne crois pas M. Roux capable d'en faire de semblables. On pourroit seulement demander à ce Journaliste, qu'est-ce qu'il entend par *Médecine sacrée*, qui manque à l'édition publiée à Amsterdam, chez Mortier, tandis que tout le monde sçait & entend, que la *Médecine sacrée* de Mead fut publiée, en 1749, par P. Mortier, Libraire d'Amsterdam, qui la dédia à Schomberg? Mais que ne diroit pas M. Roux pour faire valoir M. Coste? que n'a pas dit M. Coste pour se faire valoir de M. Roux?

M. Coste, après avoir encore traité, à sa maniere ordinaire, tous les autres d'ignorans, est si instruit lui-même sur les traductions des œuvres de son original, qu'il avance, aux pages 6 & 7 de cet avis si important de l'Editeur, » *que la description de la machine inventée*  
 » *par Sutton, pour renouveler l'air des vaisseaux,*  
 » *n'a jamais paru dans notre langue, & que la*  
 » *traduction qu'il donne des recherches sur le scor-*  
 » *but de mer par Mead, est la premiere qui en ait*  
 » *été faite.* » Il est bien malheureux pour la république des lettres, que M. Durand, un autre Libraire, de la rue saint Jacques, n'ait pas songé à envoyer plutôt à M. Coste un de ses catalogues, depuis l'année 1749, où M. Lavirotte, Docteur en médecine, publia, pour la premiere fois, la traduction françoise de la *nouvelle méthode de pomper le mauvais air des vaisseaux*,



par Samuel Sutton , avec une dissertation sur le scorbut de mer , par Mead ; le tout traduit de l'anglois , & dans le même volume , où l'on a ajouté plusieurs expériences du Docteur Desaguliers : il est bien étonnant encore que M. Roux , l'Appréciateur des ouvrages de médecine , pousse l'indulgence , pour certains Auteurs , au point de ne pas relever de pareilles fautes , ( s'il en a connoissance ) tandis qu'il pousse la rigueur pour d'autres , au point de dire de M. Paulet , lorsqu'il publie , par ordre du Roi , ses *Recherches sur les maladies épizootiques* , en 1775 , que ce Traducteur défigureroit cruellement un original *anglois* , en 1768.

Mais revenons à M. Coste , qui n'est pas obligé , a-t-on dit , de connoître les catalogues des Libraires : cependant il semble qu'un Traducteur de Mead , devroit connoître au moins les Traducteurs de ses ouvrages. Du reste , ces petites négligences sont rachetées par tant de beaux morceaux qu'on va lire ; cet Auteur est d'ailleurs si honnête , si modeste , qu'on ne peut pas absolument lui faire un crime de n'avoir pas lu les catalogues des Libraires , sur-tout ceux de la rue saint Jacques , qui sont fort chers ; & il faut lui rendre justice cette fois-ci ; s'il a péché , c'est par ignorance , il n'a point dit de mal de M. Lavirotte ; il ne l'a point copié , car l'excellente traduction de cet Auteur est toute différente de la sienne.

Jusqu'à présent on n'a vu M. Coste qu'Auteur ou Editeur , Critique ou Réformateur ; c'est-à-dire , donnant l'essor à son imagination , prodiguant à ses Confreres les épithetes qui caractérisent l'ignorance : livré , à la vérité , lui-même à quelques petites négligences , quelques larcins d'Auteur , quelques petites infidélités



dans la traduction , quelques méprises ; oubliant les catalogues des Libraires , *de minimis non curat Prætor* ; mais dictant les loix de la médecine ; comme un autre Dom Quichotte , vengeant les Auteurs des reproches ( qu'on ne leur a point faits ) ; appréciant leurs écrits , traçant les principes qui constituent un excellent Ecrivain , & donnant charitablement & en bon Chrétien , de temps en temps , quelques leçons à ses Confreres , sans les persécuter jamais ; ou bien , changeant de ton , s'égayant un peu aux dépens de ses écoliers , comme un Régent de bonne humeur , qui , pour se délasser , joue quelques momens avec un fêrule badine.

Nous allons voir bientôt M. Coste traduisant les Auteurs , & malheureusement enchaîné aux idées d'autrui ; mais cherchant toujours à s'échapper , à secouer le joug. Tel est le sort de tous les bons Traducteurs. Permettez qu'en cette qualité , je vous salue , M. Coste.

Votre texte porte , pag. ix , *In iis tamen methodicum & absolutum tractatum non promiserim , verum quædam brevia circa historiam naturalem meditata & rudes ratiociniorum impetus*. Vous dites en traduisant , pages 35 & 36 , » je n'ai pas assez de » présomption pour promettre un traité entier » & méthodique ; ce que j'offre est le fruit de » légères méditations sur l'histoire naturelle , auxquelles j'ai joint quelques échappées de raisonnement. » Le mot est juste , M. Coste , votre esprit s'échappe : il ne peut être enchaîné. Ah ! quelle délectation pour vos Lecteurs , quand ils trouveront , par-ci par-là , quelques échappées de vos raisonnemens. Vous avez atteint le but. *Prodesse aut delectare*.

Quant à moi , je suis très-content de votre françois ;



françois ; mais on a trouvé à redire à quelques phrases ; par exemple , à celle-ci , où , en parlant des poisons , vous dites , » soit qu'on » les prenne *intérieurement* par la bouche , soit » qu'ils aient été *introduits à l'extérieur*. » Mais croyez-vous qu'une chose prise par la bouche , puisse ne pas être prise *intérieurement* , & qu'une autre appliquée non *intérieurement* , puisse être introduite *extérieurement* ? C'est un problème dont vous donnerez facilement la solution : je m'en rapporte à vous sur ce point.

C'est à la page 53 , si je ne me trompe , qu'on trouve que les grives ne sont plus des grives , que ce sont aujourd'hui les étourneaux qui s'engraissent avec la ciguë , suivant cet ancien proverbe , qui dit , *turdi cicuta pinguescunt*. A propos d'étourneaux & de grives , M. Coſte , je vous suis bien obligé de m'apprendre , dans la même page , que c'est l'hellébore qui donne de l'embonpoint aux corneilles ; & sans doute que , par reconnaissance , les corneilles engrais-  
sent les hommes qui les ont si bien régalingées avec de l'hellébore. Vous dites encore quelque part , qu'il est bien difficile de rendre raison des poisons minéraux ; mais pourriez-vous rendre raison de la raison pour laquelle il vous est si difficile de raisonner sur l'effet des poisons ? Vous allez répondre que jusqu'à présent tout cela n'est qu'un jeu de mots : cela est vrai ; parlons des choses.

Il me semble , par exemple , que vous auriez bien dû revoir cet endroit , où votre original a dit : *Si enim ut calculis D. Keil evicit , sanguinis in systemate arterioso velocitas QUIN-  
QUIES MILLIES minor est ad finem quadragiesimi ordinis* , &c. & que vous rendez , pag. 62 , en disant : » car si la vélocité du sang , dans le sys-



» tème artériel , est , suivant le calcul de Keil ,  
 » quinze mille fois moindre , &c. Je sçais bien  
 que vous n'êtes pas obligé d'être un Calculateur , un Mathématicien , ni de connoître la force du sang dans les arteres , & que , dans le fond , une petite différence de dix mille n'est pas grand chose : je vous passe encore cette faute ; mais n'y revenez pas , je vous en prie ; je ne pourrois pas en conscience vous la passer , sur-tout , si je ne la trouvois pas corrigée dans l'*errata*.

Croyez-vous encore avoir bien rendu ce passage , ait *Theophrastus Thrasiam Medicum PHARMACI quoddam genus invenisse , quod mortem sine ullo dolore inferret* , en disant , p. 209 :  
 » Théophraste dit que Tharsias , célèbre Médecin , avoit trouvé un remede propre à procurer la mort sans douleur. » J'admire la découverte du remede ; c'étoit , sans doute , le remede à tous les maux. Entre nous autres Médecins , M. Coste , le mot remede pouvoit être appliqué un peu plus heureusement qu'à une composition qui donne la mort. Il faut toujours prendre garde de ne pas faire rire à nos dépens les petits singes du grand Moliere ; ils ne sont déjà que trop enclins à nous tourner en ridicule : je ne leur parlerai pas de votre ouvrage , je vous le promets.

Dois-je vous mettre vis-à-vis de votre original dans cette phrase , où vous dites :  
 » Il n'y a pas lieu d'être si fort étonné que  
 » les symptômes dûs aux végétaux , quelque  
 » distance qu'il y ait de leur virulence à celle  
 » des poisons minéraux , puissent néanmoins se  
 » rapporter au même genre , & ne soient distingués que par leur efficacité. » Demandez à qui vous voudrez , je le donne à dix , & vous



verrez s'il n'y a pas lieu d'être fort étonné qu'un Médecin attribue tant de *symptômes* aux végétaux, tant de *virulence* aux minéraux, & tant d'*efficacité* à tout ce qui tue les animaux. Vous allez dire encore peut-être que ce sont de mauvaises chicanes : eh bien ! allons, je n'en veux plus faire dorénavant.

Mais vous m'avouerez bien que ce passage de Mead, *mixtus veneno violarum syrupus, nec ruborem nec viridem colorem accepit*, p. 23 de votre original, n'a pas été tout-à-fait bien rendu, à la p. 76 de votre traduction, où vous dites que LE SYROP DE VIOLETTE N'A PAS FAIT PRENDRE A LA LIQUEUR VIPÉRINE LA COULEUR ROUGE NI LA VERTE. Ah ! ah ! vous avez beau vous en défendre, vous l'avez dit. Que vous êtes heureux d'avoir été sous la protection de M. Roux ; sans cela, croyez-vous qu'il vous l'auroit passé, lui qui est Chymiste, Professeur de chymie, &c. & qui annonce, de peur qu'on en doute, qu'il est grand Chymiste, &c. que la partie n'est pas égale entre lui & un Chymiste ordinaire, &c ? Quant à moi, qui n'ai point de prétentions, je vous le pardonne volontiers, & vous passe encore, si vous voulez, l'éponge de *Cynorrhodon*, & même l'*Heliotropii tinctura*, seu *charta cœrulea*, &c. que vous rendez par la *teinture d'Heliotropium*, c'est-à-dire, le papier bleu, &c. p. 76. Mais croyez-vous que tout le monde sera aussi indulgent que moi ; que le Chymiste, le Botaniste ne feroient pas plus satisfaits de lire, dans une traduction françoise, comme on y lit toujours, l'éponge d'Eglantier, la teinture de Tournefol, ou le papier bleu, plutôt que l'éponge de *Cynorrhodon*, la *teinture d'Hé-*



*liotropium*, c'est-à-dire, &c. qui présente un sens louche, & peut faire croire que tous les Héliotropes donnent une teinture bleue, tandis qu'il n'y a que celui qu'on appelle *Tournesol*, ou plutôt tandis qu'il n'y a point d'Héliotrope qui la donne? Mais tout cela est de l'hébreu pour vous; c'est du *Crotum tinctorium* tout pur. Vous n'êtes pas Botaniste.

Croyez-vous encore, de bonne foi, que parmi vos Lecteurs, il s'en trouvera beaucoup qui voudront mettre en question, si les expériences tentées sur le poison de la vipère, & rapportées par Mead, avoient pour but de s'affirmer si le syrop de violettes, ou la teinture de Tournesol, ou bien, le papier bleu, prendroient une couleur rouge ou verte, ou la donneroient à la *liqueur vipérine*? Faites juger l'affaire, si vous voulez, par le garçon de votre Apothicaire; je m'en rapporte à lui: on ne pourra pas le soupçonner de partialité.

Mais n'insistons plus là-dessus; Monsieur Coste n'est ici que Traducteur. Si c'étoit M. Coste l'Editeur, ce seroit tout différent; & il faut convenir qu'alors il dit des choses neuves, sur-tout en parlant Chymie; d'ailleurs il en est convenu modestement lui-même, & en outre, ses notes ont mérité l'approbation & les éloges les plus flatteurs de M. Roux. Voilà déjà des titres & une autorité grave, & presque irrévocable en sa faveur: écoutons donc M. Coste l'Editeur, à la page 198.

» Les effets de la causticité, dit-il, que produit le sublimé corrosif, sont dus, comme l'a très-bien dit notre Auteur, à l'*admixture des molécules salines*. Il étoit donc nécessaire de chercher les moyens d'émousser les pointes de cet acide du sel marin, & de dimi-



» nuer l'effet irritant qu'il auroit pu pro-  
 » duire , &c. *L'acide végétal est ce correctif* ,  
 » s'écrie M. Coste , & mieux encore *l'eau distillée* ,  
 » qui n'échauffe & n'irrite pas , &c. » L'acide  
 végétal devient donc aujourd'hui entre les  
 mains de M. Coste le correctif du sublimé cor-  
 rosif , & mieux encore l'eau distillée , qui n'é-  
 chauffe & n'irrite pas ; c'est-à-dire , que si l'on  
 donnoit le sublimé corrosif dissous dans le vinaig-  
 re ou l'eau distillée , parce qu'elle n'échauffe  
 & n'irrite pas , il ne produiroit aucun effet dan-  
 gereux. Il faut convenir que si cette doctrine ,  
 singulièrement neuve en effet , prend faveur ,  
 ce sera une découverte précieuse pour l'hu-  
 manité.

Eh bien ! M. Coste , comment vous tirerez-  
 vous delà ? Comment M. Roux le Chymiste ,  
 qui ne confond pas , je crois , les véhicules  
 avec les correctifs , & qui a tant exalté vos  
 notes , fera-t-il pour sauver son protégé de  
 Nancy ? Il faut s'en tirer cependant , ou faire  
 une petite confidence aux roseaux ; il n'y a  
 point de milieu : ces Chymistes sont des hom-  
 mes inexorables.

Placez vite des cartons à toute la traduc-  
 tion du quatrieme essai sur les minéraux , si  
 vous m'en croyez ; coupez toutes les pointes  
 de vos éguillons ; supprimez tous ces reme-  
 des , dont les *essentiels* , dites-vous , *sont des*  
*glaives à deux tranchans* ; n'en mettez qu'un ,  
 M. Coste , il y en a bien assez ; & puis quand  
 vous expliquez ( toujours sans notes le phé-  
 nomene par lequel le sublimé corrosif perd sa  
 force par son mélange avec l'alkali de tartre ,  
 ne dites pas que cet alkali *mortifie les crystaux*  
*du sublimé corrosif* ; vous mortifieriez trop tous



les Chymistes. Vous n'êtes pas adroit : n'avez-vous pas peur qu'ils vous envoient quelque table d'affinité , quelque décomposition de sublimé corrosif ? On voit bien que vous ne les connoissez pas. Croyez-vous qu'ils feroient contens de cette note de la page 199 , où l'on trouve » que l'eau qui contiendrait des matieres terreuses , calcaires , par exemple , *pourroit* faire précipiter le mercure , &c ? ce n'est qu'un *pourroit* cependant. Eh bien ! ils ne vous le passeroient pas , non plus que cette phrase de la page 196 , où vous dites , en traduisant , » que les globules minéraux intimement mêlés aux sels , dans toutes les préparations destinées pour l'intérieur , sont plus spécialement destinées par la vertu stimulante de ceux-ci aux organes des sécrétions , jusqu'à ce que le sang se soit absolument débarrassé de ce fardeau insolite. » Et assurément cette phrase n'est pas la plus mauvaise ; vous en avez bien d'autres qui rendroient tous les Chymistes furieux.

Mais ce seroit bien pire , si vous aviez affaire malheureusement aux Botanistes. Figurez-vous qu'il n'y a aucune grace d'abord à attendre d'eux ; ils tomberont sur vous à bras raccourci. Par exemple , vous devriez bien supprimer ce vilain *maron d'inde* , de la page 212 & des suivantes. Cela fait un effet si singulier à côté des *solanum* , de la noix vomique , & des autres poisons. Quand il faudra faire entendre à tous ces gens-là , [ vous sçavez bien qui je veux dire ] que le *coccus indicus* n'est plus la coque du levant , que c'est aujourd'hui le maron-d'Inde , que c'est M. Coste qui l'a dit en traduisant , je vous avoue que nous aurons bien de la peine à faire passer la métamorphose : les hommes



sont si difficiles aujourd'hui ! ils ne veulent rien croire ; & d'ailleurs est-il possible de renoncer à une habitude contractée , parmi nous , depuis une centaine d'années ? Ce bel *hyppocastanum* , aujourd'hui l'ornement de nos jardins , qui vous a prêté quelquefois son ombrage , que vous avoit-il fait pour placer ainsi son fruit à côté des poisons , pour le mettre partout à la place de la coque du levant ?

Je conviendrai d'ailleurs avec vous , que votre traduction est fort bonne ; mais vous vous êtes trompé encore un peu trop lourdement à la page 234 , où vous dites , [ toujours en traduisant ] » ce poison simple consisté dans l'eau distillée des feuilles du *laurier rose* , [ *lauro-cerasus* ] ou de celles du *laurier ordinaire* . »

Comment ferons-nous pour arranger cela , M. Coste ? Si vous n'eussiez mis que deux espèces de lauriers , peut-être aurions-nous pu nous en tirer ; mais vous en mettez trois , tandis que votre original n'en a mis qu'un ; vous mettez le laurier-rose , le laurier-cerise , & le laurier ordinaire. Je vous avoue que mon indulgence pour vous est fort embarrassée. Si nous laissons subsister le laurier-rose , le *Nerium oleander* , voilà tous les Botanistes qui tombent sur nous , qui vont nous parler de leurs classes , de leurs familles , de la distance immense qu'il y a d'un laurier-rose à un laurier-cerise , dont l'un est parmi les Apocins , l'autre parmi les pruniers ou les cerisiers , & dont ni l'un ni l'autre ne sont des lauriers. Nous ne pourrions jamais nous en tirer ; il faut renoncer à celui-là. D'un autre côté , l'embarras est encore plus grand ; car si nous mettons le laurier ordinaire , le *laurus vulgaris* , nous nous mettons



à dos tous les Marchands de jambons ; toutes les Cuisinieres : que deviendra le thym , si son camarade le laurier , ce laurier si *franc* , avec lequel il se trouve associé depuis si long-temps , est noté d'infamie ? Que deviendra enfin le bœuf à la mode du Restaurateur , si le laurier qui le couronne , ne répand au loin son parfum pour allécher les passans ? Voyez combien d'ennemis vous vous faites ! Je ne suis pas le seul qui ai à me plaindre de vous, Quelle manie aussi de vouloir toujours multiplier les noms & les choses sans nécessité ! Le laurier-cerise ne ne vous suffisoit-il pas ? Et d'ailleurs , *lauro-cerasus* de votre original étoit si clair ! Que ne rencontriez-vous au moins un de ses synonymes ? n'aviez-vous pas le *laurier-amande* ou *amygdalin* , le cerisier de *Trebizonde* , &c ? Je ne vois qu'un moyen de remédier à cela , M. Coste ; c'est de placer un carton à la p. 234 ; & quant aux suivantes , nous dirons , dans un avertissement , que tout ce qu'on trouvera mis dans la traduction françoise des œuvres de Mead , sur le compte du laurier-rose , ou du laurier ordinaire , par la négligence de M. Coste le Traducteur , M. Coste l'Editeur le défavoue publiquement , & le met sur le compte du laurier-cerise , ou laurier-amande ; mais je ne faisois pas attention qu'il faudroit encore un autre carton à la table.

Allons doucement , M. Coste ; revenons , s'il vous plaît , à la page 216. Il me semble que que vous y dites en notes , » que la ciguë & le » napel ne sont plus des poisons , depuis que » M. Storck les a tirés de cette classe. » Toujours des choses extraordinaires , toujours des miracles ! Mais , vraisemblablement c'est un arrangement pris entre vous deux ; M. Storck



ne les aura tirés de la classe des poisons , que pour faire place au marron-d'inde que vous y aviez mis.

Je trouve encore en note , à la pag. 150 , que les *reptiles d'Amérique* , [ c'est-à-dire , les vipères , les serpens à sonnettes , &c. ] sont bien moins venimeux aujourd'hui qu'ils ne l'étoient autrefois. Encore un miracle ! Mais prenez donc garde à ce que vous dites ; je ne vous conçois pas. Vous voulez donc vous brouiller encore avec les Naturalistes , les Observateurs , avec le bon sens , avec la raison : vous faites de ces fautes qu'on ne passeroit pas à un écolier de fixieme.

Dans un ouvrage où il n'y avoit pas un mot d'anatomie , je tremble que vous n'alliez encore vous brouiller avec les Anatomistes. Vous parlez des *capillamens délicats* , de la *bile de bœuf* , de la *clochette* du serpent à sonnette , de l'*os & moide* , en trois mots , sans *errata* ; des *leviers des araignées d'une délicatesse extrême*. Mais croyez-vous réellement que les pinces , les crochets des araignées d'une ténuité extrême , [ *forceps extremæ tenuitatis* ] peuvent être rendus par *leviers d'une grande délicatesse placés très-à-propos à côté de leur bouche* , &c ? Eh ! de quel droit placez-vous encore une clochette à la queue du serpent à sonnette ? C'est tout au plus ce qu'on feroit au cou d'un mulet. Qui vous a permis de fabriquer par-tout de nouvelles expressions , de nouveaux mots , de nouvelles épithètes ? Vous parlez des *aiguillons salins* , des *serpens mortels* , des *hypotheses préconçues* , des *irritamens mécaniques* , de l'*autorité d'Hippocrate évoquée* : ne diroit-on pas qu'il est question d'une affaire au Conseil , ou de spectres sortis des tombeaux ;



*de la bouche des dragons ; eh ! quels sont donc les animaux qui ont des gueules , si les dragons ont des bouches ? De l'influence des dieux sur nos maux , d'un processus curatif ; cela vaut bien dans une traduction françoise , les égards chymiques , au lieu de procédés ; de la solution des phénomènes , des propriétés médicinales prises à l'extérieur , des introductions sur l'homme , du continens de Rhazès , transformé en continent dans votre traduction , &c. &c. Vous voulez donc vous brouiller encore avec les Grammariens , avec l'Académie Françoise : oh ! je crois que vous l'avez fait exprès.*

Je vous avois bien passé toutes ces miseres qu'on trouve à chaque phrase : *la couleur de l'orpiment qui avoit extrêmement flatté tous les Alchymistes ; la liqueur vipérine ; vos végétaux lactescens , qui sont de tous les plus virulens ; les émanations qui se subliment ; vos Philosophes ignés ; vos pendus d'été ; la visite que nous fait tous les quarante ans la peste d'Afrique ; l'efficacité corrosive , pernicieuse & mortelle , dont sont doués les poisons minéraux ; efficacité qu'on rencontre à chaque page , parce qu'efficacia de votre original revient souvent , & que votre Dictionnaire porte efficacité. J'avois encore salué , en passant , Soranus , qui étoit de la Sette des Méthodiques ; j'avois bien vu vos petits nuages vénéneux , votre atmosphere inquinée , la partie essentielle du délire , les préludes anatomiques de Nichols , le parterre pathologique de M. de Sauvages , votre scorpion , de la pag. 130 , qui , en se donnant la mort , dites-vous , à lui-même , tranche sur ce point de controverse élevé parmi les Philosophes , &c. &c. &c. Tout cela ne m'avoit pas beaucoup affecté ; [ chacun a son style & sa maniere ] au contraire , je m'en étois*



beaucoup amusé ; j'avois cueilli même quelques fleurs dans le parterre pathologique de M. de Sauvages ; j'avois fait des réflexions philosophiques sur les pendus d'automne & de printemps , pour avoir une idée des pendus des quatre saisons : j'avois beaucoup ri de la clochette que vous aviez mis si adroitement à la queue du serpent à sonnette ; mais quand je suis arrivé à l'histoire de cette pauvre Dame, de la page 165 , dont on trouva , dites-vous , le matin , le ventre pendu aux dents de son mari , ventre mariti dentibus recluso ; oh ! je vous l'avoue de bonne foi , M. Coste , je n'ai pas pu y tenir : ce font-là de ces coups de surprise faits pour renverser un Lecteur. Le ventre d'une épouse pendu aux dents de son mari , doit former , en effet , un spectacle si singulier , si touchant , si extraordinaire , qu'il est impossible d'en soutenir la vue.

Cependant je n'ai pas été tout-à-fait renversé du coup ; j'ai repris mes forces & mon courage , & j'ai été bien dédommagé , en arrivant à la p. 350 , où j'ai vu , avec un plaisir mêlé de surprise , la méthode ingénieuse & nouvelle qu'on suit à Venise pour purifier les marchandises pendant la quarantaine. » On y » déchire , dites-vous , du haut en bas , tous » les cotons , tous les camelots , tous les cha- » peaux de castor , & des porte-faix , à bras » nuds , y pratiquent tous les jours diverses ou- » vertures , pour procurer à l'air un libre accès. »

Il faut convenir que cela doit être extrêmement amusant , sur-tout pour les Marchands de chapeaux de castor. Vous nous direz , sans doute , dans votre réponse , quel est le secret dont Venise se sert pour raccommoder ensuite toutes ces marchandises ainsi déchirées.



Ah ! maudit Imprimeur , [ direz-vous plutôt ] je n'ai pas vu la dernière épreuve. Quelle apparence que j'eusse ainsi rendu mon original , qui étoit si clair , moi qui traduis si bien du françois en françois ! ] C'est ce misérable Prote , qui fait toujours le Docteur , qui m'a joué ce tour-là ; oui , il m'a supprimé deux ou trois mots ; j'avois mis *les ballots de marchandises qu'on ouvre* , &c. je vous ferai voir mon manuscrit , quand vous voudrez.

Eh bien ! M. Coste , dois-je vous laisser-là , ou poursuivre encore la lecture de votre premier volume , & tomber sur vous , comme vous avez fait sur l'histoire de la petite vérole ? Reconnoissez son Auteur ; il est plus honnête que vous , quoique vous l'ayez offensé ; il ne veut pas cette fois vous mettre vis-à-vis de votre original. Il vous livre à tous vos regrets. . . . Mais , si je m'arrêtois-là , vous pourriez ajouter que je n'avois plus rien à dire. Pardonnez-moi ; il me reste encore un doute à éclaircir. Je voudrois sçavoir , par exemple , si vous n'auriez pas eu l'intention encore de vous brouiller avec la médecine ? Vous voilà déjà assez mal , je crois , avec les Chymistes , les Botanistes , les Anatomistes , les Académiciens , les Grammairiens , & même avec les Marchands de chapeaux de castor , les Cuisinieres , les Restatrateurs , & les Libraires de la rue saint Jacques. Il faut convenir que vous seriez bien mal-adroit , si vous alliez encore vous brouiller avec les Médecins. Je ne sçais comment vous vous en tireriez.

Prenez garde à vous ; j'apperois déjà quelque chose. De quoi vous avisez-vous , par exemple , de faire du *diabetes* des Grecs & des latins , votre mot françois favori diabète ?



Vous direz , peut-être , d'autres l'ont bien fait. Eh ! croyez-vous que cela vous excuse ? Ne voyez-vous pas qu'avec cette ortographe & votre françois , sur-tout , on pourroit presque confondre un syphon avec une maladie. Voilà déjà un grief ; il est bien petit , j'en conviens ; mais j'ai toujours peur que vous ne fassiez quelque mauvais emploi des termes. Qui vous a autorisé encore à faire , à la page 590 , du déchirement d'entrailles , *des déchirures de ventre* ? Quelqu'un l'avoit-il dit avant vous ? Vous voyez bien que vous avez tort quelquefois

Mais revenons à la page 264 , j'y trouve que *les vieilles drogues éventées , &c. sont autant de poisons propres à produire des épiphénomènes qui déroutent le Médecin , & lui font prendre , pour symptômes de la maladie , ce qui n'est qu'accident pharmaceutique.*

Mais croyez-vous qu'il y ait beaucoup de Médecins dans le monde , assez déroutés , dans leurs écrits ou leur pratique , pour confondre ce qui est symptômatique ou *épiphénoménique* , avec des choses pharmaceutiques ou galéniques , &c ? & puis , pour mieux expliquer votre idée , vous allez dire , à la p. 76 , tom. II : *Quand les Médecins deviendroient assez raisonnables , pour ne pas dénaturer les maladies avec leurs épiphénomènes & leurs prétendus remèdes.* Quoi ! vous nous traitez encore de fous ! Mais vous voulez donc absolument vous brouiller avec tout le monde ; encore falloit-il parler françois en nous insultant , & ajouter , au moins , qu'il y a très-peu de Médecins qui aient cette folie de prétendre avec des *épiphénomènes & de prétendus remèdes , pouvoir dénaturer les maladies.* Si c'étoit encore les mots & certaines choses que vous dénaturez par-tout ,



à la bonne heure ; mais les maladies , c'est un peu trop fort. Vous êtes si abstrait aussi , vous allez si loin , qu'on ne peut pas vous atteindre. Par exemple , qui pourra vous suivre dans cette note de la p. 252 , marquée au coin de la plus profonde philosophie , où vous dites : =  
 » Le grand Fernel , qui avoit apporté en médecine une manière de voir philosophique , n'a-  
 » voit pas encore osé secouer le joug des qua-  
 » lités ocultes d'Aristote. Dans son traité de  
 » *abditis rerum causis* , ils les a embellies par la  
 » teinte mathématique , sous laquelle il les pré-  
 » sente. »

Expliquez-vous donc , M. Coste , ne soyez pas si sublime ; descendez un peu avec nous ; mettez-vous à la portée de tout le monde : il est bien permis de se perdre quelquefois dans les abymes de la philosophie , dans des rêves sur les couleurs mathématiques , de ne pas entendre même les Auteurs qu'on lit ou qu'on traduit , & de les défigurer à chaque mot ; mais ne pas s'entendre soi-même , c'est un peu trop fort.

Passé encore pour la teinture thébaïque , le syrop de meconium , cela s'entend ; mais les pilules pacifiques , [ *pilulae pacificae* ] cela n'est pas tout-à-fait si clair , vous en conviendrez ; allons , je vois bien , vous aimez la paix , je n'aime point la guerre ; calmons-nous là-dessus par l'effet des pilules pacifiques. Il faut bien que je vous passe encore vos acides minéraux qui sont les spécifiques des remèdes ; M. Roux vous l'a bien passé , puisqu'il l'a copié , en vous approuvant , ainsi que l'eau de luce , que vous avez composée , dites-vous , galéniquement , en formant chymiquement , sans être Chymiste , un savon chymique. Tout cela n'est rien ; quand



vous seriez encore brouillé avec la pharmacie, vous vous en moquez ; mais vous nous faites dire à tous , pag. 252 , *que sans Sydenham , nous regarderions peut-être encore la fièvre comme la maladie ; vous dites ailleurs , qu'il y a un remède qui fait mourir sans douleur ; que certaines substances sont douées d'une efficacité mortelle , &c. le maron d'inde est un poison mortel ; la ciguë & le napel ne sont plus des poisons ; la fièvre n'est plus une maladie : mais c'est le monde renversé ; mon Lecteur ne le croira pas , même en lui citant les pages.*

O divin Moliere ! lorsque toute ta philosophie échoua contre l'affiduité d'un enfant de Galien , auprès de ton hystérique épouse , où avois-tu pris que tout étoit changé , que le cœur étoit du côté droit , le foie du côté gauche ? Il te manquoit donc un modele : je te l'aurois fourni aujourd'hui.

Eh bien ! M. Coste , le persécuteur de tous les Ecrivains , dois-je vous laisser-là cette fois avec notre ami Moliere , qui vous a mieux pressenti que Rhazès , ou vous poursuivre impitoyablement jusqu'au bout ? J'ai encore un petit scrupule , je vous l'avoue ; je serois obligé , si je ne vous en faisois part , de parler avec réticence , & je n'aime point les réticences. Ce n'est pas assez , je crois , de vous avoir indiqué , en abrégé [ car il ne faut pas trop fatiguer le Lecteur ] ce que vous ne deviez pas faire ; il me semble que je devrois vous dire , en conscience , ce que je crois que vous auriez dû faire ; cela pourra vous servir peut-être pour une seconde édition : car on m'a assuré que vous y travailliez déjà ; voilà pourquoi personne ne se presse d'acheter la première.

Voici donc de quelle maniere les connois-



seurs ont dit qu'il falloit vous y prendre pour faire un bon livre, en traduisant les œuvres de Mead, & y ajoutant des notes.

Il falloit d'abord commencer, a-t-on dit, par vous mettre au fait du langage de votre Auteur, ensuite étudier votre langue, entendre votre original, & sur-tout vous entendre vous-même. Pour écrire en françois, M. Coste, il falloit consulter quelque Ecrivain de cette nation; car, je crois avoir lu dans une de vos notes, celle où vous faites l'histoire de votre famille & de vos enfans qui ont eu deux fois la petite vérole, que vous étiez né au pied d'une montagne des Alpes, du côté de la Savoie. Eh! croyez-vous que les François ne parlent pas aussi bien leur langue que les Savoyards, & que vous n'en auriez pas trouvé quelqu'un d'assez obligeant pour vous aider dans votre traduction? N'aviez-vous pas dans ces cantons, cet autre divin Voltaire, ce maître du goût, dont le coup-d'œil enfante les talens? Vous connoissiez sa bienfaisance; mais, si par pitié, ou par hasard, il a jetté quelques marons dans votre jardin, il faut convenir qu'il a rencontré une terre furieusement ingrate.

Une autrefois, pour prouver qu'un Traducteur François a mal traduit son original, ne soyez pas si gauche de le mettre vis-à-vis de celui qu'il n'a pas suivi, & sur-tout vis-à-vis de vous, qu'il ne suivra jamais. Voyez le *quiproquo* auquel cela a donné lieu. M. Roux croit en vous protégeant, que c'est une version angloise que j'ai suivie, & que par conséquent j'ai cruellement défigurée: vous, sans me protéger, parce que vous n'avez pas pu vous procurer assez tôt ce fatal original arabe & latin que j'ai suivi, vous concluez que je dois avoir défiguré celui que vous avez traduit.



Je ne désapprouve point, d'ailleurs, que vous vous foyez montré sous différentes faces : chacun a son goût ; il y a bien des personnes qui aiment à se multiplier ainsi ; c'est quelquefois une preuve d'esprit, quand cela n'est pas nécessaire, & une marque certaine de modestie, quand c'est inutile : mais, pour bien faire, M. Coste l'Observateur, auroit bien dû avertir M. Coste le Traducteur, de prier M. Coste l'Editeur de nous faire grace de quelques notes, sur-tout de celle où l'on entend *aboyer*, comme un chien, cette jeune fille hydrophobe, qui se laissoit donner néanmoins cinq ou six lavemens laxatifs par jour, avec beaucoup de docilité, ce qui la guérit radicalement de sa rage.

Vous auriez bien dû supprimer encore toutes les notes sur les araignées, dont l'usage, dites-vous, continué quelque temps, donne de l'embonpoint à la langue. J'aurois été assez tenté de suivre le conseil que vous nous donnez, à cause du goût des noisettes qu'on y trouve, & que j'aime beaucoup, si nous n'avions pas vu périr, il y a quelques années, un grand homme qui avoit lu, dans Albert le Grand & dans Cardan, que vous cités, que les araignées étoient bonnes pour désopiler la rate. Malgré la meilleure intention du monde de me rencontrer une fois avec vous, j'en suis revenu à croire qu'elles n'étoient bonnes qu'à purger des rossignols. Je vous parle d'après l'expérience : du reste, vous en croirez ce que vous voudrez.

Vous auriez bien dû supprimer encore cette note ou cette observation, dans laquelle on trouve le mot *galéniquement*, & ne pas dire au public que c'est votre protecteur qui a été obligé de



vous apprendre chymiquement , il y a quatre ou cinq ans , que c'étoit l'alkali volatil qui étoit le contre-poison du venin de la vipere ; cela fait un si mauvais effet ! Quoi ! vous voulez qu'on sçache , & vous l'apprenez vous-même au public , que vous ne sçaviez pas , il y a quelques années , que c'étoit l'alkali volatil qui remédioit aux effets de ce venin , tandis que , depuis Zwelpher jusqu'à Charas , Lemery & Baron , il n'est question que de cet antidote dans tous les livres de chymie & de médecine. Vous êtes si neuf , que vous croyez que c'est une découverte d'avant-hier , & si enthousiasmé du remede , que vous en conseillez l'usage par analogie , dans la morsure des araignées *qui donnent de l'embonpoint* , quoique vous teniez toujours un peu cependant à votre chere eau de luce , faite galéniquement , pour la morsure de la vipere ; sur quoi votre Précepteur prononce qu'il n'appartient qu'à un homme supérieur , comme vous , de convenir nettement qu'il s'est trompé , & qu'il a été relevé authentiquement dans le Journal de Médecine.

J'ai beau chercher à m'instruire dans vos notes ; au lieu des choses neuves & promises auxquelles je m'attendois , j'y trouve des contes de bonnes femmes , une fille *qui aboie* , le sang de bouquetin *qui guérit mieux la péripneumonie que les antiphlogistiques* , des guérisons de lepres avec des *digestions de viperes* , du côté de la Savoie , où il n'y a point de lépreux. Au lieu de bonnes observations , bien faites , bien raisonnées , je suis obligé d'y lire vos prieres , vos sermons , l'histoire de votre famille , de vos enfans , celle d'un Curé de village , dont le propos tenu au prône , vous parut fort plaissant , celle de l'aveugle qui *frappe*



*du bois* sur le Mont-Jura. Il est vrai que le portrait que vous en faites est extrêmement touchant & pathétique. » C'est-là , dites-  
 » vous , pag. 99 , le théâtre sur lequel il ne  
 » craint point d'aller frapper d'un bras nerveux les bois destinés à lui fournir sa subsistance. En vain l'écho répondant aux coups  
 » redoublés de sa hache , multiplie sur son tympan l'horreur qui ne peut se peindre sur  
 » sa rétine noctambule en plein jour, &c. &c.«  
 & quatre ou cinq pages sur le même ton & la même histoire de l'aveugle , pour conclure enfin que vous avez fait *galéniquement* une eau de luce.

Eh ! à quoi pensiez-vous , Messieurs les Editeurs , Traducteurs , Observateurs , &c. quand vous avez écrit de cette manière ? Tandis que l'Observateur fait retentir tous les échos du Mont-Jura , & frapper le tympan de l'aveugle , le Traducteur met dans la bouche de Mead , *que le syrop de violettes ou la teinture d'Héliotropium n'a pas pu faire rougir la liqueur vipérine*. Est-ce ainsi qu'on travaille ? Est-ce sur le Mont-Jura parmi les *echium* , ou à côté d'une alvéole d'une dent de vipère , que vous avez trouvé la *liqueur vipérine* ? Au lieu de hacher , de mutiler ainsi , en aveugle , votre texte , de le mettre en pièce avec sa hache , au lieu de remplir vos notes des *hostilités mutuelles des araignées* , des *conflits & combats* des scorpions , qui , semblables à des Alexandres , *tranchent sur les points de controverse les plus difficiles* , élevés parmi les *Philosophes* ; au lieu de tout ce galimathias , & de mille autres expressions gigantesques , ridicules ou barbares , que ne me teniez-vous le langage ordinaire ? A l'occasion des poisons des animaux , reptiles, insectes, &c.



que ne me parliez-vous, en note, de la belle dissertation de M. de Sauvages, de *venenatis Galliae animalibus* ; de celle de Spielman, de *venenatis Alsatie*, &c. de celle de Lamoureux, de *noxa animalium* ; de l'ouvrage de Brogiani sur les poisons ; des expériences de Rhedi, de Vallisnieri, de Swammerdam sur les insectes, de la pharmacologie, de la matiere médicale de Cartheuser, des expériences & découvertes modernes, faites & publiées par la Société royale de Londres, & par les autres Académies d'Europe ; enfin, de ce qui est connu parmi les Sçavans, on auroit sçu du moins encore à quoi s'en tenir sur les poisons des animaux. Votre livre auroit eu peut-être alors quelque mérite. Mais, j'ai beau chercher, je n'y trouve jamais rien. Si je tombe à l'essai sur la tarentule, je vois une note dans laquelle M. Coste est porté à croire que tout change dans le monde, que peut-être les tarentules d'aujourd'hui sont bien moins dangereuses que celles du temps de Baglivi ; & sur quoi est fondée cette opinion ? sur une autre encore plus ridicule, qui est que les reptiles d'Amérique, c'est-à-dire, les vipères, les serpens à sonnettes ou à clochettes, &c. sont bien moins venimeux aujourd'hui qu'ils ne l'étoient autrefois. Croit-on pouvoir établir une parité, une analogie entre les changemens survenus aux maladies transplantées d'un climat à l'autre, & adoucies dans le nouveau, par mille circonstances, la découverte des spécifiques, &c. & les effets immuables, invariables du poison de la vipere, du serpent à sonnettes, toujours le meme, toujours mortel : une semblable opinion mérite-t-elle d'être sérieusement réfutée ?

A l'essai sur les minéraux, je trouve tous les passages foibles de Mead conservés, mal



traduits, ou défigurés & sans notes: y en a-t-il une ? C'est pour me dire que l'acide végétal est le correctif du sublimé corrosif. Je ne trouve par-tout que des aiguillons, des lames à deux tranchans, des *mortifications*.

A l'essai de Mead, si incomplet sur les poisons végétaux, je ne trouve pas un mot, en note, des nombreuses expériences de Wepfer sur les ciguës, sur plusieurs autres plantes ombellées, sur la noix vomique, &c. S'il est question dans le texte de la coque du levant, la traduction porte le maron d'inde. Au lieu des expériences de Langrish, à ajouter à celles de Nichols sur l'eau distillée du laurier-cerise; je trouve dans la traduction les *préludes anatomiques* de Nichols; je ne trouve pas un mot des expériences de Floyer sur les solanum, pas un mot de celles de Stork sur les jusquiames, le colchique, &c. (On lit seulement dans une note, que cet Auteur *a tiré* la ciguë & le napel de la classe des poisons); pas un mot de celles de Slevogt; pas un mot de celles de Crapf sur les renoncules; pas un mot de celles de Linnæus sur différens végétaux; pas un mot des observations de Morgagny sur les effets du laurier-rose; enfin, rien de nouveau sur les poisons, rien pour suppléer, dans des notes, à ce qui manque dans Mead; des contre-sens à chaque phrase, des méprises sur le nom & les especes des plantes vénéneuses, &c. J'aime bien mieux lire encore le vieux Ranchin, Forestus & Sennert; du moins j'y trouve quelques détails à ce sujet. Vous en verrez quelques-uns dans mes *Recherches sur les maladies épizootiques*, avec quelque chose de nouveau encore sur les champignons, puisqu'il faut nous comparer ensemble. Ce n'étoit donc pas la peine de



traduire du bon latin en mauvais françois , pour ne rien dire de nouveau.

Vous êtes bienheureux , M. Coste , d'avoir obtenu , à si bon marché , le suffrage de M. Roux. Tout le monde n'a pas le même avantage. Sçavez-vous d'où lui vient son humeur contre celui qui vous écrit ? De l'histoire de la petite vérole. ( pas imprimée chez Vincent ) Sçavez-vous quel est le crime de l'Auteur ? D'avoir cherché à démontrer la vérité , peut-être la plus précieuse pour le genre humain ; celle qu'on nous reprochera un jour de n'avoir pas établie plutôt : car à quoi sert d'être toujours dans l'erreur , lorsqu'il est presque démontré que , si tous les Gouvernemens de l'Europe le vouloient , chacun chasseroit , en très-peu de temps , la petite vérole de son pays , de la même manière qu'on met fin à toutes les maladies étrangères & pestilentielles , quand on s'y prend bien. En doutez-vous ? Je vais vous rapporter un exemple qui vous étonnera peut-être ; ( car vous êtes étonné de tout , vous l'avez bien été de voir vos enfans atteints deux fois de la petite vérole , quoiqu'il n'y ait rien de si ordinaire , sur-tout aujourd'hui ) je veux vous parler de ce qui est arrivé à Minorque. Vous sçavez ou vous ne sçavez pas , ( car il peut se faire que le bruit de cette nouvelle n'ait pas été frapper le tympan de votre oreille au pied des montagnes des Alpes ) que cette île passa au pouvoir des François , il y a quelques années. Eh bien ! Monsieur , il y avoit alors quelques habitans atteints de cette maladie. Que fit le Gouvernement François ? Il prit des mesures sages pour arrêter les progrès de la contagion ; on plaça des sentinelles à la porte de toutes les maisons où il y avoit



des malades ; on coupa toutes les voies de communication entr'eux & les sains. On fit plus ; on se précautionna du côté de la mer ; on fit observer la quarantaine (pas à la maniere de Venise , à la vérité ) à tous les vaisseaux qui arrivoient des endroits suspects. Sçavez-vous ce qui arriva ? La maladie cessa , sans faire de progrès ; & pendant l'espace de sept ans que cette isle a appartenu aux François , on n'y a point observé de petite vérole. Où étoit alors  *votre petit germe pestiféré ?* Il dormoit. Ne pourroit-on pas le laisser dormir long-temps dans toute l'Europe ? Je vous prouverai ce fait , quand vous voudrez , à vous & à votre protecteur M. Roux ; & ce fait-là ne pourra être ni altéré , ni défiguré comme son original anglois. N'ayez pas peur qu'il parle de ce fait dans son Journal ; on y trouveroit plutôt que toute l'atmosphère d'un pays est pestiféré de petite vérole. Tandis qu'une vérité utile gagne , d'un côté , les doutes , les préjugés & l'obscurité restent toujours dans son Journal. Je lui prouverai encore ce fait , quand il voudra , & dix ou douze nouveaux du même genre & de la même force de ceux de Minorque , & cela sans passion , & d'une maniere honnête ; mais il n'est pas encore temps de les publier.

En voilà assez pour aujourd'hui : dans l'analyse de ce qui me reste à faire de votre premier volume , & dans celle du second , je vous donnerai de mes nouvelles. Nous parlerons des métamorphoses d'Ovide , du *lui* Mercure , & de *Mademoiselle* terre calcaire , de la *Folie ecclésiastique* , des *Medecins d'esprit* , de la *Medecine italienne* , des *sauterelles à trois pieds* , &c. &c. &c. Vous me dispensez bien de la



cérémonie. Eh bien ! je suis sans façon , avec  
tous les sentimens que vous m'avez inspirés ,  
&c. votre très-humble , &c.

P. . . .

*Paris , le 8 Août , 1775.*



